

FURUKAWA Hideo

Ô CHEVAUX, LA LUMIÈRE
EST POURTANT INNOCENTE

Traduit du japonais
par Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Umatachi yo, Soredemo hikari wa muku de*

© 2011, Hideo Furukawa

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Plainpicture / Markus Renner

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0880-6

Il y a cette scène.

Le grand frère et le petit frère. Le grand frère pose une question au petit. Imagine qu'il y a des extraterrestres. Ils sont dans leur OVNI équipé d'une sorte d'autoradio. Quelle musique tu leur ferais écouter ? Pendant leur vol, qu'est-ce qu'ils écouterait ? Aucune réponse ne vient à l'esprit du petit frère. Alors le grand tourne sa question autrement. Imagine qu'il y a des extraterrestres. Ils voyagent dans leur OVNI et pendant leur voyage tu aurais le droit de leur faire écouter une seule chanson des Beatles. Quelle chanson tu leur passerais ? Cette fois, le petit frère répond sans hésiter : *Strawberry Fields Forever*. Comme si ce titre s'imposait par

rapport à tout autre. Strawberry Field était le nom d'un orphelinat en Angleterre, à Liverpool, ville côtière et port sur la mer d'Irlande. C'est donc une chanson pour les orphelins. Pas une chanson que chantent les orphelins, une chanson dédiée aux orphelins.

J'avais mon atlas ouvert devant les yeux quand je me suis souvenu de cette scène. J'ai retrouvé très clairement l'émotion spécifique de cet épisode. Pas sur la carte de l'Angleterre, absolument aucun rapport avec l'Angleterre ni avec les pays occidentaux. C'était une carte au 140 000^e et en haut de la page, à localité, il y avait marqué : Nihonmatsu. Le bourg de Nihonmatsu était situé au centre de la carte. Mais mon regard n'était pas posé sur le centre. Je ne regardais pas le centre mais le nord-est. C'est-à-dire en haut à droite. Au bord de la Nationale 144, il y avait un endroit qui s'appelait Nos Amis les OVNI Museum. Le nom local de la Nationale 144 est Route Tomioka. Dans mon atlas, il y avait une indication en rouge : *A proximité du Nos Amis les OVNI Museum se trouvent l'Allée des OVNI et ses statues d'extraterrestres.* J'avais lu. Mes yeux étaient tombés dessus, j'avais lu le nom du musée et l'indication. Et cela avait provoqué en moi le souvenir de la scène. La scène des deux frères. Un instant, il m'est apparu comme une évidence que je devais me rendre là-bas, l'instant d'après j'ai rejeté l'idée avec horreur. Qu'est-ce que j'espérais y voir ? Pendant un instant, de quoi avais-je rêvé ? De statues d'extraterrestres par terre, abattues, effondrées, en poussière ? Que tout soit détruit, et non pas épargné par miracle, en tout cas. J'ai refermé l'atlas.

Pan ! a dit l'atlas relié.

Ou Flap ! peut-être. En tout cas un bruit d'aile de grand oiseau. Je n'ai même pas vérifié si le Nos Amis les OVNI Museum était situé dans la commune de Fukushima, ou dans celle de Kawamata, ou dans une autre ville ou village. En tout état de cause, il se trouvait au nord de Nihonmatsu. Au nord et à l'est.

A l'est et au nord. Je n'avais pas oublié la scène que cela m'avait évoquée. Les deux frères. Le petit frère répondant sans hésiter *Strawberry Fields Forever*. Maintenant que la mélodie avait circulé dans mon cerveau, elle ne s'arrêterait plus. Je l'entendais. Je l'entendrais probablement pour toujours. *Forever*. Cette scène faisait partie d'un roman. Un roman dont j'étais l'auteur.

Au nord et à l'est, il y a le Nord-Est. Le Tôhoku.

J'entendais une autre voix. Par-dessus la mélodie. La voix me donnait un ordre très simple : « Va là-bas ! »

J'aurais pu fermer les yeux. C'est une spécificité de la vision. L'ouïe ne la possède pas. Les tympanes n'ont pas de couvercle. Mais la rétine a un organe qui fait fonction de couvercle, en l'espèce les paupières. En principe c'était donc facile. Et pourtant,

je n'ai pas pu. A force de scruter les images à la télé, mes globes oculaires commençaient à se dessécher. Alors vint une humidité à renverser les digues. Les larmes. Les larmes qui coulaient à flots. Combien de fois par heure ? Je n'ai pas pu vérifier. Parce que l'unité de temps « heure » n'existait plus. La journée ne faisait plus vingt-quatre heures. Les publicités avaient disparu de la télé. Il n'y avait plus de coupures. En à peine un jour, des choses impossibles se produisaient, s'amplifiaient, *continuaient de s'amplifier*. Pour dire cette expérience en un mot, le temps avait disparu. Concrètement : disparue, la conscience du jour que l'on était, absent, le sentiment du lendemain. Je peux mettre un nom sur cette expérience : c'était le temps du *kamikakushi*, l'« enlèvement par les dieux¹ ». Quand on est enlevé par les dieux, une demi-année peut passer comme une semaine, quelques secondes ou dizaines de secondes passent comme trois mois. Le temps n'est plus ordonné. Toute mesure devient impossible. Dans un de mes romans, j'ai parlé du temps de l'« enlèvement par les dieux ». Ce roman-là, précisément.

1. *Kamikakushi* : sous cette expression est désignée une expérience proche de la catalepsie. Sert aussi à désigner les disparitions d'enfants. Une riche mythologie y est attachée dans les contes traditionnels, romans fantastiques, etc., comme par exemple le film de Miyazaki Hayao *Le Voyage de Chihiro*, dont le titre original est *Sen to Chihiro no kamikakushi* (toutes les notes sont du traducteur).

Il y a cette scène. A propos d'une chanson des Beatles, elle aussi.

Le petit frère pose une question au grand frère. Dans quelle chanson entend-on une mouette ? Tu sais, c'est dans quelle chanson des Beatles qu'on entend le cri d'une mouette dans l'intro ? Le grand frère répond sans hésiter : *Tomorrow Never Knows*. C'est une chanson psychédélique avec des passages en boucle et effectivement un effet sonore qui ressemble au cri de la mouette. Et puis, les deux frères le savent. Ils savent que le « chat des mers » est le nom d'une mouette dont le cri ressemble à celui d'un chat, et que leur lieu de reproduction se trouve sur la côte de Sanriku. Ils le savent. Je me souviens qu'ensuite ils vont dans la ville côtière de Miyako, département d'Iwate. Le seul souvenir qu'en garde le petit frère est celui des attroupe-ments de milans noirs, mais le grand lui dit non, à Miyako on a aussi vu les chats des mers.

Ils ont traversé Miyako.

Ils ont franchi les limites de départements, passant d'un département à un autre.

Les limites des six départements du Tôhoku.

Moi aussi, j'y suis passé. Moi aussi, comme les deux frères, j'ai vu Miyako, et pas seulement Miyako, moi aussi j'ai remonté toute la côte de Sanriku et j'ai passé la nuit dans un *business hotel* du centre de Miyako. Essentiellement pour pouvoir

peindre cette scène, en définitive. La scène des deux frères. Aujourd'hui encore je reste sans voix au souvenir des innombrables milans noirs. Ils étaient comme les maîtres de la ville. Mais je regardais les images de la télé et je ne voyais pas cette Miyakolà. La ville avait disparu. Peut-être cette route suspendue était-elle la Nationale 45 ? La forme correspond vaguement à mon souvenir. Le nom local de la Nationale 45 est Route Hama, Route de « la Plage ». Et qu'y a-t-il d'autre ? De nouveau, j'ouvre l'atlas. Mon regard tombe sur une page. Je suis la côte des yeux. La ligne du littoral qui est tracée existe-t-elle encore ? Certainement pas. Et Jôdogahama, la « Plage de la Terre Pure » ? Je me retiens à grand-peine de maudire ce nom de lieu, célèbre pour la beauté de son paysage. Tu parles d'une Terre Pure !

Là-bas. Je me dis : J'en suis loin.

Je me dis : Sans doute en serai-je toujours et éternellement loin. Je me souviens de la scène, mais la mélodie de *Tomorrow Never Knows* ne me revient pas, je n'y peux rien. En revanche le titre se répète *forever* dans ma tête et me renvoie une odeur de marée. Je me souviens du port de Miyako et de la rivière Heikawa. J'en ressens une brûlure sur la peau.

Je ferme l'atlas en maintenant le pouce pour garder la page.

Il ne fait qu'un faible bruit. Au sud du département d'Iwate se trouve celui de Miyagi, et encore au sud celui de Fukushima. Pas besoin de vérifier sur une carte pour savoir que la côte continue tout

du long, tout du long. Je n'arrive pas à me débarrasser du souvenir des deux frères. Pas moyen, tout du long. Je leur avais donné des noms d'animaux. Oui, c'est moi, l'auteur, qui leur ai donné leurs noms. Dans leur nom de famille, il y avait *inu*, le chien. Et dans leurs prénoms, il y avait le bœuf, *gyû*, et le mouton, *yô*. Un pour chacun.

Un jour donnait l'impression de durer une semaine. Trois jours donnaient l'impression de durer un mois. C'est tout à fait la temporalité du *kamikakushi*. Je n'étais pas le seul à ne plus posséder la sensation du jour de la semaine (ceux avec lesquels j'en ai parlé étaient tous dans ce cas), comme je n'étais pas le seul à avoir perdu la date. Bien qu'en principe ceux qui habitaient les zones qui n'étaient pas appelées « zones sinistrées » fussent libérés du temps du *kamikakushi*. Ce qui était d'ailleurs mon cas. Au bout du compte, la « situation totalement imprévisible », comme le répétaient en boucle les médias, loin de connaître une évolution quelconque, s'installait dans une phase stationnaire. Et pas du tout ce qu'on pouvait espérer de plus confortable comme station. A cet instant, j'ai annulé deux travaux. Je suis romancier, mon travail consiste à écrire des romans. Le premier était un roman par livraisons

mensuelles pour publication en périodique. L'autre était une nouvelle d'une certaine longueur qui devait former la partie principale d'une série dont la décision de publication en magazine était déjà acquise.

La réponse est là. Je ne pourrai pas les écrire.

Juste avant de commencer ce texte, quelque chose m'est venu à l'esprit. Depuis un bon bout de temps, sans y penser, je ne me suis jamais mis en vacance de l'« acte d'écrire ». Depuis plusieurs années, pas un jour n'a passé sans écriture. D'abord, pour moi, l'idée de congé n'a jamais existé. Ces dernières années, si je fais la moyenne, j'ai bien dû publier trois nouveaux livres par an. Et quand je n'en publiais qu'un seul, il faisait l'équivalent de cinq ou six romans de taille moyenne. En volume, en épaisseur. Difficile de les appeler banalement « romans », alors je les appelle « mégaromans ».

Pourquoi écrivais-je ?

Parce que je ressentais le besoin d'écrire. C'était la seule raison. C'était ma nécessité intérieure, une impulsion, une pulsion ininterrompue.

C'était. Je ne peux pas le dire autrement. Puisque j'ai annulé deux travaux. Je ne peux plus écrire de romans pour lesquels j'étais établi un plan avant d'écrire. Cela ne me vient même plus à l'idée. Non pas que je ne puisse plus rien écrire du tout. J'ai écrit des textes courts. Même coincé dans le temps du *kamikakushi*, quand on m'a demandé un texte, j'ai accepté. S'il s'agissait d'écrire des mots qui fonctionnaient selon un mode d'action direct, j'arrivais à les cracher de toutes mes forces. Je n'ai

pas cru que la littérature était désormais sans effet. Pas un seul instant je n'ai douté. Mais le genre n'est plus indifférent. S'il s'agit de prose, quelle prose ? Quel style ? Destiné à quel lecteur ? Il m'a semblé que, ces dernières années, j'avais écrit pour *n'importe qui*. Autrement dit, je n'avais pas fixé mon lecteur. C'est cela qui n'était plus possible.

J'ai commencé à écrire ce texte le 11 avril 2011. J'avais écrit une dizaine de pages quand une réplique a eu lieu dans la région de Hamadôri¹, département de Fukushima. Indice maximal d'intensité sismique² de 6–.

Chaque fois qu'une réplique importante se produit, je reprends mon texte.

Il y a quelque chose en moi que les répliques n'acceptent pas. Je les entends dire : « Reprends tout ! »

C'est la même voix que l'autre « Va là-bas ! » Obéir à la voix m'a permis de disposer d'un petit répit pour écrire ce passage. Dans cette phase étale et sans aucune solution de continuité, j'avais besoin d'une ponctuation forte. Alors je l'ai fabriquée. Un mois a passé depuis le 11 mars 2011. Puis j'ai pensé. Après mise en place de la date, j'ai pensé. L'année de cette date s'écrit dans le système du

1. Littéralement le « Corridor des Plages » ou plus simplement les « Plages », région côtière et tiers est du département de Fukushima. Ville principale : Iwaki. C'est dans cette zone que sont situées les centrales nucléaires Fukushima Daiichi et Daini.

2. L'échelle d'intensité sismique « Shindo » n'est pas une mesure de la magnitude comme l'est l'échelle de Richter, mais une mesure de l'ondulation de surface en un point donné. Echelle fermée à sept degrés.

calendrier occidental. Cela tombait sous le sens de la noter avec sa date du calendrier occidental. Parce qu'il s'agit d'une catastrophe de dimension planétaire ? Ou parce que nous avons reçu un soutien international (par nous, j'entends les Japonais, ceux qui se trouvent à l'intérieur comme à l'extérieur des zones sinistrées, sans distinction) ? Mais j'ai aussi écrit un roman sans une seule date occidentale. J'ai publié un mégaroman qui n'emploie que la datation par ères du calendrier japonais. C'est vrai. Ce roman-là. Bien que dans certains passages j'adopte une posture romanesque dont la temporalité est de type occidental, je n'y ai employé que le calendrier des ères japonaises. Même l'indication de la date de parution dans le pavé du copyright était écrite dans le système japonais. An 20 de l'ère Heisei¹. La raison en était très simple. Parce que c'est en l'an 1 de l'ère Meiji² que fut fixée la tradition de faire coïncider les ères avec les règnes impériaux. Pour me donner les moyens de parler du système impérial, j'ai rejeté l'emploi du calendrier occidental. Une voix m'avait enjoint de refuser radicalement ce système. Ce qui ne veut pas dire que j'ai totalement ignoré le système calendaire de l'ère chrétienne. D'abord parce que dans ce roman je parle de la *Bible*, parce que dès le début, et lourdement, je parle de la généalogie de Jésus-Christ. Déjà dans le titre. Je traite du christianisme et de la généalogie de Jésus-Christ à l'unité près. Evidemment, le titre,

1. 2008.

2. 1867.

La Sainte Famille, fait référence à *the Holy Family*, sujet de l'art chrétien. Tout à coup, les initiales en capitales de ces deux mots me viennent spontanément à l'esprit et me font sursauter. Je sursaute à la résonance qui se fait entre ces deux lettres capitales et mon nom. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Enfin, ça n'a aucune importance. Si la *Bible* est grosse de généalogie, grosse de mythologie, quel est le « texte » japonais qui lui correspondrait ? Le *Kojiki*, bien sûr. Dont le rouleau initial est entièrement constitué de récits mythologiques, alors que les deux autres, le rouleau intermédiaire et le rouleau terminal, relatent la généalogie des empereurs des temps anciens. Dans ce sens, le *Kojiki* fait figure de *Bible* du Japon. Cependant, dans mon mégaroman *La Sainte Famille*, je ne parle que du bout des doigts des textes canoniques du shinto. Je ne parle pour ainsi dire pas du *Kojiki*. Pourquoi ? Le *Kojiki* avait pour ambition de révéler la nation japonaise, et moi j'ai justement voulu peindre la région où cette nation japonaise ne s'est pas révélée. *La Sainte Famille* est le roman des six départements du Tôhoku. *La Sainte Famille* a pour personnages principaux les deux frères, l'aîné et le cadet. Il y a des dizaines d'autres personnages importants, mais ce sont ces deux-là qui en constituent le cœur-noyau, le *nucleus*.

Le grand frère et le petit. Un nom de famille qui porte en lui le chien, deux noms personnels constitués du bœuf et du mouton. Et toutes ces scènes.

Puisque la date a maintenant été introduite, profitons-en pour poursuivre l'écriture. J'ai commencé à écrire il y a deux jours, le 9 avril. C'était un samedi. Ce jour-là, voici ce qui s'est passé. Je suis allé à la soirée pour la sortie du CD d'un groupe de rock dont l'auteur des chansons est un ami. Je me suis rendu à Shibuya pour assister au concert, qui était initialement prévu le 13 du mois dernier, mais avait été reporté. Le CD lui-même était dans les bacs depuis le 16 mars. Malgré le report, ou peut-être justement pour cette raison, la salle était quasiment pleine. Le concert fut très bon. La salle était amicale. Nous en avons tous besoin. Du retour de la musique dans notre quotidien, ou du retour quotidien de la musique, peut-être. Nous en avons besoin du fond du cœur. Et à cela le concert de mes amis a répondu parfaitement. Mon ami est aussi le chanteur du groupe. Il y a eu un *bis*. En revenant sur scène, mon ami a fait une déclaration : « Cette chanson, nous avions prévu de la chanter avant le séisme. » Puis il a ajouté : « Nous en avons discuté et rediscuté entre nous aujourd'hui encore. Nous nous sommes posé la question de savoir si nous devons la chanter. » Mais il a ajouté : « Tant pis, je la chante quand même ! » Et ses amis ont commencé à jouer. Mon ami a commencé à

chanter. Une condensation d'émotion l'habillait, on le voyait trembler et ce tremblement était le pilier de sa vie, son axe, son temps. On voyait qu'il y mettait toutes ses tripes. Il disait : « La réalité, tu parles ! » Il chantait, le corps contorsionné. Il chantait : « Cours ! »

Sous la pluie radioactive
Je danse
Sur le rythme sans fin de la pluie
Sur le rythme de mon cœur qui n'arrête pas de hurler
Encore une fois
De plus en plus vite

Bien sûr, mon ami, plus jeune que moi, l'avait écrite il y a des années. Depuis la première fois, je l'avais entendue, je l'aimais beaucoup. Et maintenant, dans la salle où je l'écoutais, j'étais au bord des larmes. Le 9 avril, quelque part entre neuf heures et demie et dix heures du soir. Ou peut-être qu'il existe des larmes qui ne coulent pas. Je pleure. Je pense faire quelque chose pour avancer. Après le concert, il y avait la soirée. Le président du label qui sortait le CD me l'a avoué discrètement. Il m'a avoué, en prononçant le nom de mon ami, K : « Aujourd'hui encore, il y a quelques heures encore, K se demandait s'il devait ou pas chanter cette chanson pour le *bis*. C'est moi qui l'ai convaincu de le faire. Et si cette question le torturait, c'est parce qu'il savait que vous viendriez ce soir, M. Furukawa. "Est-ce que je peux réellement lui faire entendre cette chanson ? Est-ce que je peux la

chanter devant Furukawa ?” » Cela m’a surpris, et sur le coup j’ai répondu : « Je suis content qu’il l’ait fait. » Et encore : « Il a eu raison de la chanter, c’est bien. » Mes amis savent que je suis de Fukushima. Ensuite, je parle à K, mon ami, plus jeune que moi. J’échange aussi quelques mots avec les autres membres du groupe, je parle avec les autres amis ou connaissances présents à ce concert. J’en connais beaucoup en fait, de nombreux spectateurs sont ce que je pourrais appeler des « copains ». Ils sont tous jeunes. Ils ont dix ou quinze ans, voire plus, de moins que moi. Ces dernières années, je m’essaie à divers types de collaboration dans divers domaines, la musique, la danse, le graphisme. En travaillant avec des créateurs dont le moyen d’expression ne délivre pas le même type d’*output*, je réfléchis à des moyens d’augmenter le volume sonore (ou quelque chose de ce genre, un potentiel innommé) de la littérature. Ou seulement pour trouver de nouveaux lecteurs, peut-être. Je veux faire passer un roman que le conservatisme jusqu’alors n’admettait pas. Et puis ces actions me permettent de me faire de nouveaux copains. Ce jour-là, en passant deux ou trois heures à boire et bavarder, une chose me vient à l’esprit. Une vérité qui m’étreint : pour tous ces jeunes, pour ces copains, ces connaissances, ne suis-je pas une sorte de grand frère ? L’un ou l’autre viennent me demander conseil. Une histoire d’amour, ou comment vivre après le séisme. Je réponds avec sincérité. La seule chose que je possède, c’est la sincérité. Même si cela fait plus ou moins de moi un parfait idiot.

Dans ce mégaroman, *La Sainte Famille*, apparaissent deux personnages principaux. Le grand frère et le petit. J'avais toujours pensé que le cadet me ressemblait. Parce que je suis moi-même le plus jeune d'une fratrie de trois. J'en avais conscience, et c'est avec cette conscience (du moins le croyais-je) que j'avais avancé dans l'écriture. Mais ne faisais-je pas erreur ? Ne possédais-je pas en moi plusieurs éléments de l'aîné, au contraire ? Par chance, il se trouve que mes neveux et nièces m'aiment bien. Ils m'appellent « Grand frère Hideo ». Comme un frère, donc ! Ils ont maintenant tous atteint la vingtaine, mais quand il avait trois ou quatre ans, l'un de mes neveux m'avait dit : « Grand frère Hideo, c'est quand que tu reviens à Kôriyama ? Dis, reviens vite, comme ça on pourra s'amuser. On s'amusera encore, dis ? » Alors je me dis : non seulement je suis l'un de leurs frères mais je suis même le premier, le grand, non ? L'aîné d'une famille invisible, non ?

Dans *La Sainte Famille*, l'aîné s'appelle Gyûichirô. Son nom de famille est Inuzuka. Ils ont une tombe, ces chiens-là¹.

1. *Inuzuka*, littéralement : le tumulus, ou tertre (la tombe) des chiens. *Gyûichirô*, littéralement : le bœuf-premier garçon.

De nouveau, il y a eu une forte réplique, et j'ai détruit ce que j'avais écrit depuis une demi-journée. L'alerte à la télé avait tout d'abord annoncé une « secousse d'intensité maximale 6 + dans la région de Hamadôri, département de Fukushima », et je me suis préparé au choc. Finalement, le maximum d'intensité fut un 5- au nord d'Ibaragi. Intensité sismique 4 à Iwaki. Mais en fait, qu'est-ce qui me prend de trouver cela rassurant ? 5-, c'est déjà une sérieuse secousse. Dois-je m'habituer à considérer toute secousse inférieure à 6 comme dépourvue de réelle menace ?

Ces trois derniers jours, l'épicentre de la quasi-totalité des secousses se situe autour de la limite entre les départements de Fukushima et d'Ibaragi. Dans la terre.

Je mettrai les dates quand je me les rappellerai, et je les corrigerai au besoin, mais je vais les mentionner autant que possible. Profitons-en pour essayer de réécrire ce que j'ai jeté. Mais sans me préoccuper de logique temporelle et de concordance des temps, au contraire, j'écrirai à rebours. Le dimanche 10 avril, je crois, il y a eu une petite manifestation à Kyôto. Un événement de soutien qui ne se proclamait pas événement de soutien aux

victimes du séisme, il me semble. L'annonce m'en est parvenue le 1^{er} avril. Un mail m'est arrivé, réexpédié par quelqu'un d'autre. L'expéditeur d'origine ne connaissait pas mes coordonnées. C'était le patron d'une petite librairie de l'arrondissement de Sakyô, à Kyôto. Il y a trois ans, autrement dit à l'automne 2008, j'avais participé à la manifestation du lancement de *La Sainte Famille* dans cette librairie. J'avais dîné avec lui. Un homme jeune. Il me disait qu'il avait lu ce que j'avais écrit dans le *Kyôto Shimibun*, en fait un papier que le journal avait repris. Il en avait extrait quelques mots pour le thème de son événement. Les quelques mots en question étaient ceux-ci : Employer son imagination à quelque chose de positif. Mon message était paru dans le *Kyôto Shimibun* du 16 mars. C'est l'agence de presse qui l'avait vendu en syndication. J'ai répondu directement au patron de la librairie. Je l'ai remercié.

Je remonte deux dimanches en arrière à partir de ce 10 avril. Ce jour-là, le 27 mars, je participe à un spectacle à Tokyo. C'est un auteur de textes en prose, également poète, qui a fait appel à moi, qui m'a demandé directement si je ne voulais pas participer. Depuis toujours, il écrit une prose qui sort du cadre étroit de ce qu'on pourrait appeler l'« homme japonais », qui s'efforce en tout cas d'en sortir. Cela se passe encore une fois à Shibuya. Appelons cela une petite salle de concert. Je lirai un de mes textes. La participation tournant autour d'une majorité de poètes, je dois choisir un texte qui puisse passer pour un poème. Il faut des mots,

une voix qui portent *éventuellement* jusqu'à la zone sinistrée. Mais dans les romans que j'ai écrits dans le passé, quels sont les mots qui passent encore ? Décidément, cela ne peut être que dans *La Sainte Famille* (et encore, cela m'a pris deux jours pour me décider). Un court instant, j'ai pensé sélectionner une sorte de monologue en patois du Tôhoku, que j'aurais pu lire après révision. Mais un récit humain, non, je ne pourrai pas. Alors quoi ? Finalement, je choisis une histoire de chevaux. Je prends l'histoire du cadavre de la jument, le cheval anonyme que j'ai fait se lever sur le charnier à chevaux en l'an 21 de l'ère Shôwa dans une terre sans nom du département d'Iwate. L'an 21 de Shôwa, c'est 1946. 1946, c'est l'année qui a suivi la défaite. Les chevaux du Tôhoku, et *ce Japon-là* – l'Etat japonais. Je lirai la douleur au-delà du temps et de l'espace, du moins je m'efforcerai de la lire, je pense trouver la voix qui la fera « passer ». Je voulais que la langue des chevaux descende en moi.

La soirée se déroulait en deux parties.

J'étais intervenu en première partie, et à l'entracte je me trouvais dans les coulisses.

Une jeune fille est venue. Elle avait l'un de mes livres dans les mains. Elle devait avoir un peu moins de vingt ans. L'un des assistants m'a dit ensuite qu'elle était lycéenne. Elle me demande une signature, bien entendu j'accepte, j'échange quelques mots avec elle, puis je l'entends dire : « Je viens de Sôma. » Immédiatement, je comprends. Une réfugiée. Une réfugiée de la région de Hamadôri, les Plages de la côte pacifique, département de

Fukushima. Et puis, bien sûr, à Sôma, il y a des chevaux. Ils figurent dans le nom même de la ville¹, et pas seulement, ils sont réellement là, sur cette terre. Au début, je réponds seulement : « Ah... » Je répète : « Ah oui... » Puis j'arrive enfin à dire : « Je veux aller à Sôma. Je veux voir. » Alors la jeune fille reprend très vite, aussi vite que moi : « Venez voir. »

Je remonte deux dimanches avant ce 27 mars. Le 13 mars, je reçois une commande d'une agence de presse. En réalité, je suis très précisément prisonnier à l'intérieur du « temps du *kamikakushi* », dépossédé de la date et du jour. Mais maintenant que j'ai retrouvé cette conscience, je peux en parler de façon rationnelle, oui, parlons et visons juste. Une quarantaine d'heures peut-être après le séisme. Une commande arrive. N'auriez-vous pas un message (ou quelque chose de ce genre) à adresser aux sinistrés ? J'étais rivé à la télé à suivre les développements de l'accident nucléaire de Fukushima Daiichi, mais je n'ai même pas pris le temps de la

1. Sôma, ville de 37 000 habitants sur le Pacifique. Le mot *sôma* signifie littéralement « chevaux allant de conserve » ou « chevaux se succédant ». Ancien château du clan Sôma à l'époque des Provinces combattantes. La centrale Fukushima Daiichi est située à quarante-trois kilomètres plus au sud.

réflexion. J'ai répondu du tac au tac : « Je prends. » L'alternative « je ne peux pas » n'était pas une option, alors c'était « je vais l'écrire ». Je n'avais pas prévu qu'il serait vendu en syndication jusqu'au *Kyôto Shimbun*.

Le jour précédent était un samedi.

Et le précédent, un vendredi.

Je suis à Kyôto. Le 11 mars 2011, je suis à Kyôto, entre deux et trois heures de l'après-midi, je suis dans l'arrondissement de Shimogyô, en repérages. Je suis arrivé à Kyôto la veille au soir. En repérages pour un roman. Deux romans de longueur moyenne, *L'Hiver* et *Tempête et Flots en fureur*¹, ont été publiés dans la revue littéraire *Shinchô*², et je suis en train de préparer une nouvelle partie qui formera un tout avec ceux-ci – autrement dit un triptyque. Calibrage prévu, deux cent quarante pages. Le manuscrit devait être envoyé début août, vraisemblablement le 5. Tout cela était déjà fixé. Puis, quand les trois parties de longueur moyenne seraient terminées, j'avais l'intention de les réunir en un seul volume. Le titre serait : *Dog Mother*. La mère chien. Le calendrier de publication en volume était quasiment fixé. L'action de ce livre se passe à

1. *Tempête et Flots en fureur* (*shippû-dotô*) : traduction japonaise traditionnelle bien que fautive de l'expression allemande *Sturm und Drang*.

2. Littéralement : « Nouvelle Marée ».

Kyôto. Entièrement dans la ville de Kyôto. Ces trois dernières années, j'ai dû venir une vingtaine de fois à Kyôto pour travailler sur le terrain. Pourquoi Kyôto ? Parce que c'est là que se trouve l'Etat japonais *historique*. Le Japon non historique, si l'on veut bien regrouper en un point les diverses fonctions métropolitaines, se trouve à Tokyo ; quant à la région (symbolique) qui fut écartée de l'Etat japonais *historique*, c'est le Tôhoku. J'ai écrit sur le Tôhoku dans *La Sainte Famille*. Je continue d'écrire sur Tokyo. Voilà pourquoi, dans *Dog Mother*, je devais écrire sur Kyôto. Bien entendu, le thème principal n'est pas sans rapport avec le fameux « écrit », le *Kojiki*, raison pour laquelle, dans *God Star*, roman fortement lié à *Dog Mother* sans qu'ils constituent à proprement parler une série romanesque, j'ai fait apparaître l'empereur Meiji – du moins un personnage qui en porte la mémoire. La mère chien. Pour l'année 2011, j'avais tout misé sur ce livre. Si j'échouais à le mener de façon satisfaisante, je laissais tomber mon métier de romancier.

C'est dans ce but que j'étais à Kyôto. 11 mars. A la vérité, je n'avais prévu de commencer mon travail de repérages que deux jours plus tard, le 13. J'avais prévu de partir de Tokyo le dimanche au soir. Or, le concert de lancement du CD du groupe de rock dans lequel mon jeune ami K est chanteur, celui qui fut ensuite reporté au 9 avril, était alors prévu pour le 13 (mars). J'avais alors modifié mon emploi du temps. J'avais avancé ma venue. De façon à être de retour à Tokyo pour le 13 dans l'après-midi.

Même à Kyôto, j'ai senti une légère secousse.

Je me suis dit que, dans le Kansai aussi, ils avaient des tremblements de terre qui dureraient longtemps. Bien sûr, le « séisme de Hanshin-Awaji¹ » m'a traversé l'esprit. Et bien sûr, le Tôhoku ne m'a pas traversé l'esprit.

Entre cinq et six heures de l'après-midi, sur le quai du métro, ligne Karasuma, je vois des tas de gens qui lisent quelque chose qui ressemble à l'édition spéciale d'un journal. Le titre de la une me saute aux yeux. En caractères blancs sur fond noir. Tôhoku. Au large de la côte pacifique. Magnitude 8,8. L'ensemble de la côte frappée par un énorme tsunami.

Je téléphone à mes parents. D'une cabine publique. Ça passe. Le lendemain, à un certain moment, ça ne passera plus, mais cette fois-ci, oui. Le surlendemain, la magnitude sera réévaluée à 9,0. Dans la chambre d'hôtel où je passe la nuit, je ne peux me détacher des informations télévisées. Le temps de la scrutation commence alors. S'enchaîne alors le « temps du *kamikakushi* ». S'enchaîne. Ce qu'il y a d'étrange – d'autant plus qu'il me faudra des semaines pour m'en souvenir –, c'est que ce jour-là j'ai entendu répéter et répéter l'annonce d'une alerte au tsunami dans le département de Wakayama, j'ai même vu des images en direct de Wakayama dans lesquelles toutes celles du Tôhoku se sont entièrement diluées². Espace du *kamikakushi*. Dans cette

1. Ou Osaka-Kôbe-Awaji, celui que l'on appelle en dehors du Japon le « tremblement de terre de Kôbe » de 1995.

2. Wakayama est un département de la région du Kansai, au sud d'Osaka, à près de mille kilomètres du Tôhoku.

chambre d'hôtel, j'ai pensé à l'écrivain Nakagami Kenji, j'en suis certain. Et à la péninsule de Kii, département de Wakayama. Mais le contenu de ces pensées a presque entièrement disparu. Sans bavure. Puis mes souvenirs se détachent, je sursaute. Ce matin, 13 avril, je lis le chapitre « Wakayama » dans *Kishû*, le documentaire de Nakagami, je tombe sur le passage suivant, que je lis bouche bée.

L'auteur est victime du choléra à Arida.

Une réclame¹ dans le journal local de *Kinan-Shingu* que l'on m'a envoyé à Tokyo, disait, en gros caractères : « Nous n'employons aucun légume produit dans le département. » J'entendis dire aussi qu'une voiture immatriculée à Wakayama s'était fait arrêter à l'entrée d'un *drive-in* dans un autre département. « D'où venez-vous ? » avait-on demandé au chauffeur. Celui-ci n'avait pas osé répondre qu'il venait de Wakayama et avait donné le change en annonçant un département limitrophe. Aujourd'hui, ces deux histoires prêtent à rire, mais c'est cela le Japon, la panique peut survenir à n'importe quel moment.

1. Pour un restaurant, par exemple.

Ce matin, je substitue à Wakayama le nom d'un département commençant par F. Un acte naturel.

« Ce matin », c'est-à-dire ce matin du 13 avril, et « je », c'est-à-dire moi du 11 mars, *actuellement* dans cette chambre d'hôtel de Kyôto.

Par exemple il y a des choses qui brûlent. Les citernes de gaz de pétrole liquéfié explosent dans les raffineries et font des flammes orange. Des colonnes de feu s'élèvent, blanches. Compte-t-on les colonnes de feu comme les piliers : un pilier, deux piliers ? Par exemple il y a les coupures d'électricité. D'une ampleur qui dépasse l'imagination. Sept millions de foyers touchés, disent les informations. La visibilité des choses tient à leur noirceur. Par exemple il y a les pistes d'aéroport sous les eaux, par exemple les Shinkansen déraillés. Par exemple il y a des images aériennes, les unes à la suite des autres, c'est sur l'écran. Par exemple il y a le tsunami qui fait remonter le cours des rivières. Plus proche de la côte, par exemple, il y a des images qui passent en boucle. Il y a des coulées de boue brune, il y a des multitudes de véhicules qui se font happer par la hauteur des coulées – par leur vitesse plutôt. Les véhicules dérivent. Leur arrière s'enfonce. Mais ils ne donnent pas l'impression de savoir nager. Par

exemple il y a des glissements de terrain, et plusieurs personnes enfouies vivantes, des dizaines peut-être, personne ne sait combien. Des centaines, peut-être. Des milliers de noyés, peut-être. Et par exemple il y a des personnes qui appellent au secours sur le toit des bâtiments. Au total dix mille personnes, disent les informations. Et par exemple la nuit, la nuit pendant les coupures d'électricité, dans les quartiers résidentiels il y a des flammes qui montent, et l'orangé de ces incendies-là est différent de celui des raffineries de pétrole, de toute façon les raffineries de Chiba et de Miyagi sont différentes, elles aussi. Peut-être est-ce celle de Miyagi. Du fuel lourd s'écoule d'un réservoir et met le feu à la ville. Et par exemple un tremblement de terre d'intensité 6+ se produit dans le département de Nagano. A Nagano !? Les informations disent ne pas savoir s'il s'agit d'une réplique. Un nouveau tremblement de terre majeur, alors ? « Du jamais vu dans notre pays », combien de fois ai-je entendu et vu cette accroche ? A l'écran. La télévision marche dans notre chambre, mais alors que la lumière de l'hôtel doit fonctionner, la chambre reste dans le noir. Minuit est passé depuis longtemps, la date a donc dû changer, mais je sens que les dates ont commencé à s'effacer. J'ai dû dormir, mais je n'ai pas dormi. Un sommeil uniquement constitué de sommeil paradoxal, je rêve en permanence. Et ce que je scrute, c'est l'écran. Puis j'ouvre les paupières, et là – évidemment –, ce que je vois, c'est l'écran. Je me dis que je vois le monde réel. Il est de l'autre côté de la télé, et moi je suis dans l'autre monde.

Du côté de l'irréalité. Je ne fais rien pour me poser des questions, mais je me pose quand même celle-ci : Pourquoi ne fais-je pas partie des victimes ? Les gens là-bas sont avalés par la mort, caressés et touchés par le dieu de la mort, mais pourquoi est-ce que moi je ne meurs pas ? Péchés. Forçons la description, je peux appeler cela un sentiment de culpabilité. Pourquoi ces gens-là, là-bas, sont-ils victimes, eux ? Les dates ont commencé à s'effacer, mais c'est quand même le matin. Le matin du jour suivant arrive. Le Shinkansen du Tôkai qui avait été arrêté s'ébranle. Je retourne à Tokyo. Ça a secoué aussi à Tokyo. Si, comme prévu initialement, j'avais été à Tokyo le 11 mars, me serais-je considéré comme faisant partie des sinistrés ? Est-ce de ressentir la secousse qui définit les sinistrés et les victimes ? Mais j'étais à Kyôto. Quelque chose m'avait attiré *là-bas*. La seule chose que j'avais, c'était les informations de la télé.

Pouvais-je dire que je n'avais rien fait de mal ? Dis voir seulement une raison qui justifie que tu vives inconscient...

La voix.

Des cercles concentriques se forment. Le premier a un rayon de trois kilomètres, à partir de

la centrale Fukushima Daiichi. Un ordre d'évacuation est donné à l'intérieur de ce cercle, et un ordre de confinement à l'intérieur des habitations sur un rayon de dix kilomètres. Très vite, celui de l'ordre d'évacuation s'élargit jusqu'à un rayon de dix kilomètres. Un autre cercle d'évacuation d'un rayon de dix kilomètres, centré sur la centrale Fukushima Daini, est créé, dans le même temps que celui de Fukushima Daiichi est porté à un rayon de vingt kilomètres. Deux séries de cercles concentriques. Toutes les zones ne se chevauchent pas. Toutefois, le rayon du cercle de confinement à l'intérieur des habitations de la centrale Daiichi, alors de trente kilomètres, le « grand » cercle donc, produit une sorte de *coronna* solaire, qui finit par englober entièrement le « petit » cercle, celui centré sur Daini. Les cercles concentriques du « grand » cercle sont centrés sur un cœur-noyau, comme le soleil de la centrale Fukushima Daiichi. Le Nouveau Japon. Le pays du soleil.

Les cercles concentriques finiront bien par se déformer. Au 11 avril, leur « déformation » prochaine est annoncée.

Mais quand même, je me dis. A peine un peu avant ce 11 avril, encore prisonnier du temps du *kamikakushi*, je me disais. Qu'est-ce que c'est que ce nom qu'ils ont donné à une centrale nucléaire ? Lui donner le nom d'un département, un département commençant par la lettre F, on a le droit ?

La gestion des émissions radioactives génère la création de plusieurs cercles concentriques, deux

cercles concentriques, un grand et un petit, qui se font la course, qui ne font bientôt plus qu'un. Et le second pays du soleil, le Nouveau Japon, qui en est issu, annoncera l'annexion du territoire de *Fulku/shi/ma* jusqu'à l'étranger. Je le sais d'avance. Le département de Fukushima va se retrouver enfermé. Non, va se retrouver scellé, pour dire les choses plus exactement.

Mais c'est quand même un peu fort. La centrale de Fukushima Daiichi était la propriété de la *Tôkyo Electric Company*. Or le département de Fukushima fait partie de la zone de distribution de la *Tôhoku Electric Company*. Si nous pouvons parler de *territoire*, il appartenait à la *Tôhoku Electric Company*. N'est-ce pas tout de même étrange ? Et voilà ce que j'ai appris par les médias : le département de Fukushima fournit un tiers de l'électricité de Tokyo. Ou peut-être était-ce « un tiers de l'électricité de la *Tôkyo Electric Company* », peu importe. La vérité est finalement plus limpide que les faits. Il y a les cercles. Les cercles concentriques. En plus de ça, *Fulku/shi/ma* va se retrouver sous blocus. Les gens sont expulsés des cercles, mais l'extérieur du département leur paraît une fiction. En vérité, peuvent-ils fuir du département de Fukushima ?

Je touche le cercle.

Celui de l'écran qui diffuse l'information.

Je sens un cercle. J'entends une voix. « Vas-y ! » Une fois, en me voyant dans la glace de la salle de bains, je m'aperçois que la moitié de mon sourcil droit a disparu. Je comprends que je me le suis

arraché inconsciemment. Je pense : J'ai la peau blême. Cela me montre à quel point je suis stressé. Quel jour sommes-nous ? Quel jour de la semaine ? Vas-y ! dit la voix. Va là-bas ! Dans les cercles concentriques.

Ce sentiment, c'est quoi ?

Les habitants sont évacués. Des villes sont abandonnées, jetées. De même que les animaux domestiques, les vaches et les chevaux. Sans même prendre la peine de récupérer les cadavres. Tout est jeté en l'état.

Il faut aller sur cette terre. Cette impulsion, c'est quoi ? Analysons. C'est à moi d'être irradié. Je sais que je suis en train de chercher à me faire irradier. Une sorte de projet de suicide. Je suis étonné de trouver ce désir encore présent en moi. Quand j'avais une vingtaine d'années, je l'avais, c'est vrai. Mais ça avait pris fin vers vingt-sept ou vingt-huit ans. A cet âge-là, j'ai pris une résolution. Je ne dirai pas laquelle. Mais je peux la paraphraser : en fin de compte, on hait le monde et les autres pour s'apitoyer sur soi. Alors, pour commencer, renonce à la haine. C'est fini, n'en parle plus.

Je sais fort bien que cette attitude est un handicap sur le chemin, pour celui qui doit parcourir la voie de la création et de l'expression. « Je suis né, malheureusement », cette idée est en moi. C'est une sorte de poids sur la conscience, de sentiment de culpabilité, une conscience du péché qui va au-delà du simple apitoiement sur soi, je le sens bien. Je n'écrirai pas sur cela, je n'en parlerai pas, est-ce une posture inadmissible ? Faux, c'est précisément

parce que tout a été questionné dans les moindres détails que j'ai évacué toute trace de réalisme et de véridisme que l'on prend trop facilement pour la réalité. Je peux le dire d'une autre façon et qui n'est pas vraiment théologique : j'ai très consciemment échangé ce sentiment de culpabilité contre le discours du « péché originel » judéo-chrétien. C'est sur cette base que j'ai mis en forme les mots, les récits, que j'ai en définitive abordé l'écriture. J'ai pris le risque de la paraphrase. Pour certains, ce n'est plus une pirouette, c'est carrément une sortie de rails. Au point de départ de la littérature japonaise contemporaine, il y a l'importation – la mode – de la littérature occidentale la plus nouvelle, alors, quand je me suis aperçu que c'est sur la rumination plus ou moins entachée d'erreur de celle-ci que reposent les rails du naturalisme et du roman du « je », je ne peux m'en prendre qu'à moi-même si ça déraile (ce qui ne peut manquer d'arriver). Mais où se trouve le mythe dans tout ça ? Affirmera-t-on qu'une paraphrase est incapable de donner naissance à une création ?

Après une telle assertion, je dois me poser une question : Dans *La Sainte Famille*, j'ai fait comment ?

Comment m'est-il venu d'écrire le roman des six départements du Tôhoku ?

Pourquoi me fallait-il écrire le livre des six départements, comme s'ils étaient sous scellés, sous blocus ?

Je sens les choses comme un orphelin. Et pourtant, je n'en suis pas un.

Je suis né dans le département de Fukushima, dans la région de Nakadôri¹. Pas dans la région de Hamadôri, la côte pacifique et son cœur-noyau de cercles concentriques, non. En plus de ça, j'en suis parti ! Je n'ai pas voulu rester sur ma terre natale. Je me souviens que, en troisième ou quatrième année d'école primaire déjà, l'alternative de faire ma vie dans ma région natale de Nakadôri, département de Fukushima m'était déjà interdite. Néanmoins, je n'en suis pas parti avec d'excessifs sentiments d'amour-haine. J'ai juste pensé que cette terre – département de Fukushima, plaine de Kôriyama, sa partie ouest – n'avait pas besoin de moi. Je l'ai pensé ainsi, rien de plus. Mais entre avoir quitté sa région natale et se la faire prendre de force, il y a une différence. Une différence radicale. Qui expliquera à ceux qui sont restés, eux, naturellement, la raison pour laquelle ils sont souillés maintenant ? J'entends une voix. Vas-y. Va te faire irradier. Ou va voir, au moins. Je suis né dans la région de Nakadôri, département de Fukushima. Il faut que j'aille à Hamadôri.

Comment partager la souffrance, sinon ?

1. Littéralement le « Corridor du centre », région centrale du département de Fukushima, entre Hamadôri à l'est et Aizu à l'ouest. Villes principales : Fukushima, Kôriyama.

Mais je sais. Il ne faut pas trop tarder, mais il ne faut pas se précipiter non plus. En premier lieu, il y a d'abord un besoin de secouristes spécialisés. Il faut d'abord des pros et, étant avant tout un contempteur de toute jolie histoire à bonnes intentions, je ne suis ni un pro ni un amateur du volontariat. Et je ne suis pas journaliste non plus. Qu'est-ce que je suis alors ? Romancier.

Un romancier qui ne peut plus écrire de roman. L'heure prévue de me mettre à écrire les deux cent quarante pages de *Dog Mother* approche, et je n'ai aucune idée de la date. Il n'y en a plus. La mère chien. Je ne suis pas encore libéré du « temps du *kamikakushi* ». Le roman de Tokyo et pendant de *Dog Mother*, roman de Kyôto, c'était quoi alors ? C'était *God Star*. L'étoile de dieu. Dans ce roman, j'ai fait dire à mon personnage principal qu'un tremblement de terre dans les terrains gagnés sur la baie de Tokyo provoquerait leur liquéfaction. Le 11 mars 2011, la côte de la baie de Tokyo s'est liquéfiée.

Finalement, peut-être dois-je me réjouir de ne pas avoir le permis – c'est du moins la pensée qui me vient, aujourd'hui 15 avril. Du permis de conduire, je parle. J'avais bien passé un permis 50cc quand j'avais seize ans, mais je ne l'ai jamais fait renouveler. Je ne voulais pas que cette pièce d'identité me suive. Ceci en rapport avec mon départ du pays natal à l'époque. En fin de compte, non seulement je n'ai pas de véhicule, mais je ne sais pas

conduire du tout, n'ayant même jamais été un « conducteur sur le papier ». Les médias annonçaient que les chemins de fer n'avaient pas repris et que l'accès à Fukushima était refusé aux taxis et autres véhicules. Et puis, de toute façon, il n'y avait pas d'essence sur place. A Tokyo aussi les pompes commençaient à être *à sec*. Quant à la situation sur place, pas sûr que les pompes existent encore. Il fallait un circuit d'approvisionnement parallèle pour le carburant. Voilà pourquoi je ne devais pas y aller trop tôt. Pas le droit de jouer aux victimes. Et auprès de qui se renseigner, d'abord ?

Un certain nombre d'étapes ont été nécessaires pour m'évader du temps dans lequel j'étais prisonnier. Par exemple, écrire d'un seul jet et livrer vingt pages d'une série en cours de parution mensuelle pour le magazine *Switch*. Pour moi, ce texte entrait plus ou moins dans le cadre d'une « théorie romanesque », mais j'avais réussi à lui donner la forme d'un déversoir documentaire. Là-dedans, j'ai déposé sous une forme chaotique le chaos qui m'emplissait depuis le 11 mars. Oui, c'est ce désir de texte qui m'a accompagné, pas le roman. La résonance des mots que j'ai pu prononcer dans ce temps de captivité aussi m'a guidé vers la délivrance. Et puis il y a eu la revue *Carnets de l'art*, aussi. Un exemplaire du numéro sorti le 17 mars m'est parvenu en temps et en heure, me permettant ainsi de lutter contre le « temps du *kamikakushi* ». Dans ce numéro était présentée une œuvre que j'avais produite en collaboration avec un jeune peintre. Notre travail avait commencé à la fin de

l'année précédente ; début mars, le peintre avait vérifié la charte des couleurs, et un photographe avec lequel nous avons travaillé en avait pris acte. Le magazine m'est parvenu. J'ai pensé : Des choses naissent. Il y a production.

Ce projet ne se terminait pas par sa présentation dans les pages des *Carnets de l'art*. A l'origine se trouvait Fukunaga Shin, un écrivain de la même ère que moi. Il avait élargi le cadre de notre collaboration, au peintre et à moi, en organisant une exposition dans une galerie d'art pour le 19 mars. Les préparatifs de cette exposition conjointe se poursuivaient. Mais elle a été reportée. Décision appropriée, me disais-je. Mais nous ne pouvions pas l'annuler purement et simplement. Nous devons accoucher. C'est ce que j'ai compris en ouvrant le numéro de *Carnets de l'art*. Un report d'une semaine était suffisant. Ce qui repoussait le cocktail de vernissage au 26 mars. Quand nous avons diffusé l'annonce, la date – au fond de mon cerveau, la conscience de la date – est réapparue.

Je passe sur ce que j'ai fait jusqu'au jour dit. Lors du vernissage, le peintre et moi faisons une démonstration en public. Chacun de nous, de part et d'autre d'une toile, à tour de rôle nous posons nos traces. Moi au crayon, des caractères, des mots. Je crée l'instant présent. Un peu plus d'une heure de concentration intense. Quand je lève la tête, je vois la galerie de Kiyosumi-Shirakawa tellement pleine qu'on va commencer à manquer d'oxygène, et à cet instant, malgré le report, le fait que tous ces gens soient venus m'émeut profondément. J'ai été

interviewé. Par des journalistes de la presse écrite. Avec une profonde émotion, j'ai pu cracher mes mots en toute naïveté, en toute simplicité. Puis j'ai parlé avec quelques connaissances, avec quelques amis et lecteurs. Puis j'ai parlé avec un éditeur qui avait fait le déplacement. A peine l'avais-je salué que déjà mon visage avait changé. Déjà j'avais décidé de lui dire.

— Merci beaucoup d'être venu spécialement aujourd'hui. Mais c'est d'autre chose que je voudrais vous parler, dis-je en guise de transition.

S prend immédiatement un visage sérieux. Au ton avec lequel je me suis adressé à lui. C'est instantané.

— Je veux entrer à Fukushima. A Hamadôri. Vous pourriez prendre ça en charge à la Shinchô-sha ?

— Certainement, répond S du tac au tac. Je prends tout de suite les dispositions en interne.

Et il ajoute qu'il veut venir avec moi.

S quitte immédiatement la galerie. Je me refais une expression de circonstance et je bavarde de nouveau en riant avec quelques connaissances, amis et lecteurs. Nous nous déplaçons dans un *izakaya*, histoire de fêter l'événement, une trentaine de personnes nous suivent. Je goûte le sentiment d'avoir accompli quelque chose, j'apprécie encore plus le léger bavardage ambiant. Je rentre tard. Je démarre l'ordinateur, je vérifie mes mails. L'heure d'expédition indique que moins de trois heures après que je lui ai parlé à la galerie, S m'avait déjà répondu. Il viendra aussi pour la Shinshô-sha. Il y a aussi un autre mail de même teneur de Y, de la revue *Shinchô*. En pleine nuit, je vide une canette de bière.

Ensuite se produisent quelques échanges techniques. A propos de la situation radioactive en cours. A propos des risques d'irradiation interne. En fin de compte, trois personnes de la Shinchôsha sont volontaires pour m'accompagner, ce qui me fait revoir mon projet. Je ne tenterai pas le danger, il n'en est plus question.

Mais regarde. Regarde, là.

Il y a cette scène.

Le grand frère et le petit. Ils sont à Iwaki. La ville d'Iwaki se trouve dans le département de Fukushima, région de Hamadôri. La partie est de la commune se trouve face à l'océan Pacifique. Les guides touristiques font grand usage de cette appellation *Fukushima East Coast*, dit l'auteur. Le petit frère dit à l'aîné : Alors à l'est, c'est la mer... Le grand frère dit au petit : A l'est, la mer ; au sud, le département d'Ibaragi. Alors, le petit frère dit : Oui, mais Ibaragi, c'est le Kantô, pas le Tôhoku. Et les voilà tous les deux partis vers le nord, par la Nationale 6, volant une voiture après l'autre. Le nom local de la Nationale 6 est Route Rikuzen-hama. Le grand frère conduit, le petit est assis sur le siège passager, à chanter *Forever*. Ils roulent en longeant la voie ferrée JR Jôban.

La ligne Jôban qui longe le Pacifique.

Les deux frères qui apparaissent dans *La Sainte Famille* ont aussi une sœur. Ils sont trois enfants. La sœur à la vision du voyage de ses frères, dont les noms portent en eux le bœuf et le mouton. Elle appelle leur voyage le « sugoroku de Fukushima », du fait qu'ils avancent de ville en ville et de ville en village, comme des pions sur un plateau du jeu de sugoroku¹. « Alors, quel sera la ville, le bourg ou le village “talon” ? » demande-t-elle.

Ce fut Sôma. Alors qu'ils projetaient de parvenir à la limite des départements de Fukushima et de Miyagi, ils ne purent aller plus loin que Sôma. Ils avaient commis des crimes et puis ils étaient recherchés, ils furent encerclés. Ils avaient un sentiment de culpabilité, un sentiment d'« être nés, malheureusement », surtout l'aîné, celui qui avait reçu le nom du bœuf, qui les amenait à en entraîner d'autres (d'innombrables autres) dans la mort. Comme une vision d'enfer. Voilà pourquoi ils ne pouvaient espérer aucun pardon ni aucune fuite. Il leur fallait expier. Tous les deux, le grand frère et le petit.

Ce fut à Sôma qu'ils parvinrent en définitive.

Avec son plus bel accent du Tôhoku, le petit frère dit : Voilà, on ne va pas plus loin. Comment ça s'appelle, comme bourg, déjà ? Ah oui, Sôma. C'est pas un bourg, c'est une ville, c'est ça ? Ah

1. Sugoroku : jeu de société se jouant avec un plateau représentant un parcours, des pions et des dés, comparable au jeu de l'oie.

bon, ville de Sôma. Bien. Tiens, dans cette supérette, je vais acheter du lait. On doit aller aux toilettes aussi. C'est bon, grand frère, tu peux y aller en premier. C'est ainsi que le petit frère permet à son grand frère de s'échapper. Je recopie ses paroles telles quelles. Un parler du Tôhoku légèrement coloré de l'accent de Fukushima. Aucune mention de la centrale nucléaire.

En ouvrant mon atlas, à la page où le nom de Futaba figure en gros comme localité, se trouve l'indication suivante, en rouge : Le couloir de Hamadôri est la « Ginza » des centrales nucléaires. Il y a la Nationale 6, qu'on appelle Route Rikuzenhama, la voie ferrée Jôban, et un prolongement de l'autoroute Jôban qui est programmé. La grotte d'Abukuma (la plus grande grotte souterraine des plateaux d'Abukuma), la première grotte que j'ai visité de ma vie, quand j'étais tout petit, figure également sur cette page, sur la gauche. Et du côté droit, sur la côte pacifique qui a attiré mon regard, il y a la centrale Daini et, quelques *centimètres* au-dessus, la centrale Daiichi. Cela ne va pas jusqu'à indiquer le nombre des réacteurs.

Nous partons en pleine nuit. A quatre, dans une petite voiture immatriculée à Kashiwa. Une voiture de location. Pour les trois passagers de la Shinchôsha, c'était la suite de la nuit. Pour moi qui avais pu faire un somme d'une heure ou deux, c'était le matin. C'est la raison pour laquelle se mêlent pensées d'arrière-cerveau de l'aube et sujets de discussion d'arrière-nuit. Dehors, néanmoins, c'est la nuit, une nuit profonde, et dans la voiture, l'écran du navigateur GPS brille. Sur le tableau de bord. Ici, pas de « temps du *kamikakushi* », mais des décrochages apparaissent, et notre temps – à trois contre un, notre temps à tous les quatre – commence à se perturber, la date aussi chancelle. C'est Mme S qui tient le volant, S est assis à côté et tient la carte routière dépliée, Y et moi sommes à l'arrière. Nous avons quitté le centre-ville et nous roulons sur l'autoroute. Quelque part, nous prendrons l'autoroute du Tôhoku. Je n'avais pas imaginé qu'elle serait ouverte jusqu'à Fukushima. Au-delà de Saitama, et par tronçons jusqu'au nord de Fukushima. Je pensais que la circulation était toujours coupée pour tous les véhicules autres que ceux d'urgence. Mais en fait, tout ce qui est susceptible de revenir à la situation ancienne tend à se rétablir. Nous nous arrêtons dans une station-service du département de Tochigi. Nous faisons le plein d'essence. Mme S

me dit qu'en principe on pourra aussi faire le plein sur place, à ma grande surprise. Dans la station-service, il y a un chat. Une chatte. Obèse. Y lui caresse la tête. J'ai la sensation que, puisqu'elle est grosse, c'est qu'ici tout va bien. Dans mes bagages, j'ai pris plusieurs paquets de saucisses de poisson pour animaux. A part ça, j'ai des gants de chantier en coton, un coupe-vent imperméable, plusieurs bouteilles en plastique remplies d'eau du robinet passée au purificateur. Dans les toilettes de la station-service, une pancarte demande de faire attention aux coupures programmées d'électricité. Hé oui, bien sûr ! La région du Kantô est soumise aux coupures tournantes ! Les économies d'électricité me donnent l'impression que l'espace est partout assombri, jusqu'aux stations-service d'auto-route et aux éclairages de la voirie. Je me reprends : Arrête de te faire des idées noires. Puis il y a l'aurore. Toujours sur l'autoroute, la petite voiture immatriculée à Kashiwa reçoit de plein profil, côté est, la lumière de l'aube. Le soleil s'est levé, me dis-je. Autrement dit, c'est un deuxième matin pour moi (le deuxième matin de *ce jour-là*). Nous nous arrêtons cette fois sur l'aire de stationnement d'Abukuma. Notre haleine sort blanche. Cinq heures quarante-quatre du matin. Si la date tremble, l'heure du moins est correcte. Cela ressemble à un voyage à l'étranger. Quant à l'haleine blanche, c'est comme l'hiver. Une aube d'hiver. Sauf que nous sommes déjà en avril. Je me reprends : L'année n'est même plus nouvelle. Il ne faut pas tarder.

Des rayons – reflets du soleil – provenant des coins du parking, des murs, des parties métalliques des panneaux, des pare-brise nous aveuglent. Dansent dans tous les sens. Sur un des côtés de l'aire de stationnement, je découvre une stèle. Une reconstitution de la Barrière de Shirakawa sans aucun doute et une imposante pierre gravée : Au-delà, Michinoku¹. Cela provoque en moi un rire contraint, mais en même temps, je sens monter une intense sensation. Où sommes-nous ? Où est-ce, ici ?

Nous sommes à l'intérieur du département de Fukushima.

Comme pour filer cette sensation, nous reparons sur l'autoroute du Tôhoku. Ça glisse, comme un objet volant. Le navigateur GPS est équipé d'un système de suivi automatique des stations de radio, au fur et à mesure que les fréquences changent, et diffuse la NHK en bruit de fond. Il ne faudrait pas qu'on laisse passer une alerte. Les informations du matin débutent comme à la normale et bien entendu commencent par un point sur la situation à la centrale de Fukushima Daiichi. Nous écoutons, nous continuons vers le nord du département. Du département de Fu/ku/shi/ma. Tout de suite après, la NHK diffuse la musique de la gym matinale. Ce calme, cette quiétude, c'est juste la sensation induite par la « mélodie » géniale de cette musique.

1. Ancien nom du Tôhoku avant le IX^e siècle. La localisation du lieu exact de la Barrière de Shirakawa a fait l'objet de nombreuses recherches et controverses depuis le XVI^e siècle. Le poète Bashô y a écrit de célèbres haïkus.

Presque un chant d'écoliers. Presque un chant folklorique. Il porte paix et tranquillité, même à Fu/ku/shi/ma. Le diffuseur de sérénité du Japon universel.

J'ouvre grands les yeux. Nous passons la sortie « Sukagawa ». La famille de ma sœur habite ici. Ils cultivent des fraises. Par ma sœur, j'ai trois nièces. Ensuite, il y a l'aire de stationnement d'Asaka. J'écarquille les yeux. Je scrute par la fenêtre et j'aperçois ma maison familiale. Mes parents font de la monoculture de champignons *shiitake*, plusieurs serres en plastique se dressent sur la propriété. C'est grâce aux serres que je la reconnais. Et parce qu'elle est proche de l'autoroute. La construction n'a pas bougé. Je suis soulagé. Je parle régulièrement avec mes parents depuis que le téléphone est rétabli. Par mon grand frère, je veux dire le fils aîné de la famille, j'ai une nièce et deux neveux. Un mail de ma nièce m'est arrivé, plus tard : l'eau chaude est revenue à la maison de Kôriyama ! Je pense aux cercles concentriques. A cinquante kilomètres du cœur, soixante peut-être. Je me figure la circonférence. Depuis que j'ai écrit ce passage, à savoir le 13 avril, le gouvernement a ordonné la suspension de la mise sur le marché des *shiitake* en provenance de seize villes, bourgs et villages à l'est du département de Fukushima. J'en ressens une brûlure sur la peau.

Nous avons passé Kôriyama. Nous avons quitté l'autoroute à la sortie « Fukushima-Ouest ». Nous nous sommes retrouvés en plein milieu de Fukushima, la ville. Quasiment dans le quartier de la préfecture.

Nous avons pris la Nationale 115. A peine quatre kilomètres plus loin, celle-ci rejoint la Nationale 4. La vue de l'hippodrome de la Japan Racing Association me prend par surprise. J'étais pourtant censé savoir qu'il se trouvait là. Nous virons à l'est. La Nationale 115 file droit vers l'est. Vers le Pacifique.

En ville et en banlieue de Fukushima, j'ai cherché si je voyais des masques sanitaires. Je voulais évaluer le taux de gens qui portaient un masque. En fait, les cercles concentriques n'ont aucune utilité. La radioactivité invalide le concept de circonférence, elle se répand vers le nord-ouest et fait un pic dans ces zones. Dans les villes de Fukushima et Kôriyama, qui se trouvent pourtant dans la région de Nakadôri, le taux de radioactivité est assez élevé. Consciemment et inconsciemment, je cherchais fébrilement à voir quelles mesures prenaient les habitants, comment ils faisaient face. Mais, aussi bien les piétons que les gens en voiture, personne ne portait de masque. Même pas ceux qui, postés aux passages piétons, régulent la circulation en agitant un drapeau jaune. Tous semblent tranquilles. Non mais, qu'est-ce que je croyais ? Encore mon complexe de culpabilité.

Mais voici l'heure de l'école. Des groupes d'enfants apparaissent. Ils portent un masque.

Les particules radioactives sont plus dangereuses pour les nourrissons, les bébés, les enfants.

C'est ce que j'ai entendu.

Que certaines particules que l'on ingère – irradiation interne – sont particulièrement dangereuses pour les enfants.

Devant nous apparaît un camion portant une plaque des unités déployées pour le secours aux sinistrés, ce type de véhicule se multiplie rapidement. C'est maintenant S qui conduit. Le nom local de la Nationale 115 est Route Nakamura. Elle traverse les plateaux d'Abukuma. Des écoliers qui vont à l'école en vélo entrent parfois dans mon champ de vision, un tiers d'entre eux ne portent pas de masque, comme par défi, pour montrer leur vigueur, c'est comme ça que je le ressens. Etrange parcours. Je suis quelque peu en rupture de jugement. Il est déjà huit heures passées, sur le côté de la route apparaît un panneau annonçant Le village du lait. Des vaches, me dis-je. Puis nous entrons dans le centre de Sôma. En termes de structure villageoise, le « milieu du village », *naka-mura*. Le *naka-mura* de la Route Nakamura. Il y a des lampadaires à motifs de chevaux et de fers à cheval. Des chevaux, me dis-je. A Sôma. Des chevaux.

Nous avons décidé d'aller dans une supérette. Pour moi, c'était obligatoire. C'était un devoir, en tant qu'auteur de *La Sainte Famille*. Là où l'histoire des deux frères, le grand et le petit, trouvait sa fin. Mais je ne veux pas de celles du centre de Sôma. Nous prenons la Nationale 6. En fin de compte, faisons ça. Sur un côté de la route court la voie ferrée de la ligne Jôban. Nous voilà arrivés sur la côte pacifique. J'indique à S de continuer plus au nord, jusqu'à Shinchi. Y regarde la carte. Le bourg de Shinchi se trouve juste à la limite du département de Miyagi. C'est ici que prend fin le département de Fukushima.

A Shinchì, nous nous garons devant une supérette.

Je n'aurais pas dû parler déjà de rupture du jugement. Le magasin contenait beaucoup plus d'articles que ne me l'avaient fait supposer mes préjugés. Autrement dit, le commerce fonctionnait, et si j'avais entendu dire que l'un des produits dont on manquait le plus dans les zones sinistrées était les cigarettes, ici, on en trouvait. J'aurais juré que tout le monde manquait de masques, mais loin d'être à court, le magasin présentait tout un choix de modèles – et la plupart en quantité. Sur le parking devant le magasin, je regardais vers la mer – pas seulement moi, les trois autres aussi. Nous en étions à peine à trois kilomètres, mais nous ne voyions pas la *forme* du rivage. La torche d'une centrale thermique classique se dressait. Une vive lumière de début d'été tombait sur ce parking de supérette. Trois heures auparavant, j'avais senti l'hiver et, maintenant, je sentais le début de l'été. J'ai pensé que le temps chancelait. J'ai cru que le temps était encore mélangé. Le ciel était bleu à ne plus savoir quoi dire. Mon ombre était parfaitement allongée sur le sol et noire. La température dépassait dix degrés

Celsius. Des voitures ordinaires se croisaient sur la Nationale 6, et régulièrement des clients s'arrêtaient à la supérette. Des habitants du quartier, pensai-je.

— Allons-y, dis-je aux trois autres.

Quelques minutes après avoir quitté la supérette, sur la droite de notre champ visuel, alors que nous allions vers le nord, comme une attaque surprise, les plaies du tsunami apparurent. Apparurent, ou devinrent évidentes, plutôt. Les scarifications du tremblement de terre aussi. Vérification faite sur la carte, une rivière se trouve ici, dont le tsunami a dû faire remonter le cours. Nous quittons la Nationale 6 pour tourner à droite. Nous tournons à droite au carrefour de la mairie de Shinchi, quand quelque chose fait barrage à ma capacité de jugement, et je suppose que c'était général.

Ce que le tsunami a détruit ?

Il me faudra plusieurs jours pour comprendre qu'ici la zone était entièrement sous les eaux. Peut-être plus de dix jours. Il faudra que nous y soyons allés et une grande quantité de temps ensuite. Quoi qu'il en soit, l'une des voies de la chaussée est tout de même carrossable. Les débris ont été déblayés. Et nous – ni moi ni aucun de nous quatre – n'avons vu de cadavre. Ni de morceaux de corps humains, alors que je m'attendais à tout. Là où il y a de quoi rester sonné, c'est qu'on éprouve une sensation de force. Un champ de vision trop vaste. Sensation de totalité absolue. De pouvoir total. Les mots ne viennent pas, ce n'est pas quelque chose qu'on

reçoit, on est juste renversé. A ma grande honte, au point de vouloir me cracher dessus, je l'ai vu comme un *spectacle*. J'ai imaginé une attaque aérienne. J'ai pensé à une zone irradiée. J'ai reçu une gifle en voyant une scène du temps de la guerre. C'est... c'est trop grand, ai-je dit à quelqu'un. A quelqu'un qui n'était pas là. A un kami ou un bouddha, peut-être bien. Il y avait des voitures écrasées comme dans un poing, des voitures renversées, d'autres pleines de gravats. Nous sommes descendus de notre voiture immatriculée à Kashiwa. Nous avons marché. Vers le rivage. Tout au bout, à l'est du bourg de Shinchi. Là où se trouve le port de pêche. L'asphalte était arraché. Des poutres d'acier impossible à plier étaient pliées. Nous avons regardé les sections du béton, des sections en principe impossibles à voir. Nous avons vu des bâtiments dont il ne restait que l'armature métallique. Etait-ce des bâtiments, d'ailleurs ? Il ne restait quasiment aucune structure. Au-dessus volait un hélicoptère. Des garde-côtes, je pense. Parce que, quelques jours plus tard, j'ai entendu aux informations que des plongeurs des garde-côtes avaient fouillé dans et au fond de la mer à cet endroit. Pour chercher des disparus. Leurs cadavres. Et pourtant le spectacle était tellement enchaîné au silence qu'il n'y avait aucun bruit de pales. Il y avait le vent de la mer. Les cris que l'on entendait de temps à autre provenaient de deux ou trois corbeaux qui volaient ensemble. Des corneilles noires plutôt. Il y avait aussi des alouettes des champs. Elles aussi piaillaient mais se tenaient

tranquilles. Pas un seul oiseau de mer. Nous sommes arrivés à la plage. Ce qui avait été la plage. Il y avait un sac à main de femme. Un miroir à main.

L'océan Pacifique était calme.

Que faut-il se demander ?

Du sable s'envole continuellement des gravats. Petit à petit, je me rends compte que les gravats ne sont plus des « gravats » mais deviennent des centaines et des milliers de morceaux de « choses ». Une maison dont il ne reste que la salle de bains carrelée, une maison dont il ne reste par miracle que les piliers et le toit, ou au contraire un toit seul, à plat sur le sol. Un chaos pitoyable de tuiles. Nous remontons dans la voiture et repartons. Vers le sud et le centre de Shinci. Nous sommes descendus de voiture plusieurs fois. Et puis, il y avait ça. La ligne de chemin de fer Jôban. Mais plus les vieux rails. La voie ferrée avait trouvé sa fin. Sa disparition, sa destruction.

Une barrière de passage à niveau à côté du panneau indicateur fait se tordre horizontalité et verticalité – les positions, les axes de coordonnées – de façon inconvenante, presque se haïr. Une caisse rouge en métal est renversée, c'est un distributeur automatique de boissons. Il y a marqué Coca-Cola. On peut le lire, mais le mot n'a aucun sens. Il y a une autre caisse d'à peu près la même taille, blanche : un réfrigérateur. A cet endroit, près de la ligne Jôban, se trouvait un quartier résidentiel, il y avait aussi un transformateur électrique tout près, mais il a été détruit ainsi que plusieurs des maisons.

Sur le sol sont répandus des disques cassés, bien sûr on n'entend rien. Des CD sont dispersés, mais tout est muet. Une bonne dizaine de modèles de clubs de golf. On ne voit que leur canne bleue. Les plantations arrachées à la racine – oui, c'est le cas de le dire, retournées avec leurs racines – sont toutes desséchées, ou en tout cas couleur de boue. Jusqu'où faut-il décrire ces mille et dix mille morceaux de choses ?

Je sais que cela ne fait que commencer.

Finalement, nous retournons à Sôma. Nous faisons halte dans une station-service. Nous pouvons faire le plein.

Nous sommes allés au centre de la ville. Nous sommes allés au parc Baryo, ouvert sur l'emplacement du château Nakamura-jô¹, à l'intérieur du périmètre du sanctuaire Sôma-Nakamura.

Sur l'allée du sanctuaire, plus d'une dizaine de lanternes de pierre étaient renversées.

J'ai vu les torii. Evidemment, je m'attendais à en voir. Ils n'étaient pas tombés. Il y avait des statues des dieux chevaux très différents des habituels

1. Ancien château (appelé également Baryo-jô, d'où le nom du parc) construit en 1611 par Sôma Toshitane.

chiens-lions. Une paire. Je m'en doutais. J'en avais déjà vu de nombreux dans le département d'Aomori, dans la péninsule de Tsugaru. Dans la partie est du département d'Iwate, j'avais vu de nombreuses statues de chevaux – à tête de cheval. Ces sanctuaires, je les avais visités pour les repérages de *La Sainte Famille*.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était le poney à côté du dieu cheval de gauche. Il était dans un petit enclos. Un cheval tout seul. Plus court sur pattes qu'un pur-sang, à robe pie marron et blanc. On sentait qu'il se languissait de compagnie humaine. N'importe qui, n'importe qui ou presque, semblait-il dire.

Le séisme avait détruit les ponts de pierre. Interdisant d'accès certaines parties. Espaces sacrés interdits au public. Un camion arborant un panneau Transport de chevaux était stationné. Il venait d'arriver. J'en ai eu l'intuition. Disant au revoir au poney d'un signe des yeux, j'ai poursuivi mon chemin vers une autre partie du sanctuaire.

Il y a trois sanctuaires sur ce lieu. L'un devait être le Sôma-jinja, un autre le Nakamura-jinja et un autre le Sôma-Nakamura-jinja. Je ne sais pas lequel était lequel. J'ai grimpé sur une butte.

Il y avait une piste d'entraînement. Une pancarte marquée Hippodrome.

Sôma – ce qu'on appelle la région de Sôma aujourd'hui encore, au sens du territoire, fief du clan Sôma, plus large que les communes des villes, bourgs et villages actuels – est essentiellement réputé pour le rite de la Nomaôï, la

« Chasse aux chevaux sauvages ». Cette cérémonie correspond à la fête votive des trois sanctuaires réunis, qui sont également les sanctuaires principaux des deux sanctuaires de Haramachi et Odaka, dont les communes ont été fusionnées administrativement en 2006 à la ville de Minami-Sôma. Le pays (le pays Japon) a inscrit cette cérémonie à l'inventaire des importants patrimoines folkloriques immatériels. C'est pour cela que je savais qu'il y avait des chevaux ici. Sur cette terre, en vrai.

Mais je ne m'attendais pas à ces chevaux-là.

Des chevaux sinistrés. Des chevaux terrassés par le tsunami. A l'extérieur sur l'hippodrome, mais aussi dans les écuries. Les écuries étaient gérées par une association à but non lucratif. S s'était fait expliquer que des bénévoles s'occupaient des chevaux. Plus tard, je me suis dit que bientôt ceux qui avaient été recueillis ici seraient inévitablement déplacés à l'extérieur du département pour trouver un refuge temporaire, ou déménager de façon permanente. Hors de Fukushima. A cet instant déjà, je n'écoutais pour ainsi dire plus les explications de S. Je ne les entendais plus. Je caressais le nez d'un cheval. Non, je veux dire, entre le chanfrein et les yeux. Le vaste hippodrome était divisé en deux parties inégales. Dans chaque moitié se trouvait un cheval. Tous deux très maigres. D'abord, j'ai caressé celui de la partie la plus petite, qui avait la pelade sur le ventre et les flancs.

Oui, la pelade. A cause du stress, à l'évidence.

Tu as peur ?

Il lui restait des poils sur le haut du chanfrein. Evidemment, les chevaux ont du poil sur tout le corps et un toupet sur le haut de la tête. Celui-ci avait aussi une moustache de crins incolores. Dressés, comme les vibrisses des chats. Plus de vingt poils. Je ne connaissais pas l'existence de ces poils – peut-être – sensoriels. Puis il s'est mis à brouter. Tout d'un coup, totalement absorbé. De l'herbe à manger, bien sûr. Une herbe verte mais je ne peux pas dire de quelle sorte d'herbe il s'agissait, je n'en sais rien. Comment me faire pardonner cette méconnaissance ? Je ne sais même pas parler de la nourriture des chevaux. Il faisait du bruit avec sa bouche en mangeant, les vibrisses plongées dans sa pâture.

Celui qui se trouvait dans l'autre partie me regardait. Et même, passa l'encolure par-dessus la barrière pour s'approcher quand il nous vit venir vers lui, tous les quatre.

Tu as peur ?

J'ai regardé à ses pieds. J'ai compris qu'il ne trouvait aucun intérêt à l'espace qui lui avait été donné. Il restait en permanence sur le devant – pour ainsi dire à l'entrée – de l'hippodrome, là où il pouvait toucher les humains qui lui rendraient visite, être touché par eux. Aux traces de fers dans le sol, on voyait qu'il ne faisait rien d'autre que des allers-retours d'un mètre ou deux, toujours sur la même portion.

Je l'ai caressé lui aussi, en me demandant où il fallait que je le caresse pour l'apaiser, lui communiquer un vrai réconfort. J'ai déjà vu les jockeys flatter leur cheval quand il est arrivé en tête, j'ai

essayé de faire pareil mais j'ai échoué assez lamentablement. Je ne lui ai apporté absolument aucun sentiment de sécurité.

Les dents du cheval qui retrousse ses lèvres, leur grandeur, leur réalité. Leur dureté.

Par exemple, la tasse que le tsunami lui a fait boire.

Et les répliques qui peuvent encore le tuer.

Je ne peux rien faire pour leur expliquer.

Rien.

Cette sensation de nerfs à fleur de peau qui me reste sur la paume.

Les chevaux dans les écuries avaient de vilaines blessures. L'écurie était à ce moment-là sans humains, mais il y avait deux chats. L'un dormait paisiblement. Y a pris celui qui était éveillé dans ses bras et le caressait. Des photos accrochées prouvaient que les deux chats vivaient ici avec les chevaux. On les voyait debout sur leur dos ou dans d'autres poses, témoignant d'un « commensalisme » prospère. Ils s'entendaient à merveille. Puisque le chat apaisait Y, il apaiserait certainement les chevaux de même, chacun son tour. Il les guérirait. Je désirais qu'il les guérisse. J'aurais voulu parler la langue des chevaux.

Et tout à coup je me souviens.

J'ai un souvenir concernant un cheval absent.

Chez mes parents, dans une grange détruite depuis plus de trente ans, il y avait des outils pour chevaux.

Je me souviens seulement que les parties métalliques de ces objets que je traînais par terre étaient toutes rouillées.

On élevait des chevaux, avant ma naissance. Pas pour la monte, plutôt pour le trait, sans doute, mais en tout cas on avait des chevaux.

Mais quand je suis né, il n'y en avait déjà plus.

Où se déroule la chasse aux chevaux sauvages de Sôma ? Où se trouve le terrain où a lieu, une fois par an, l'été, important patrimoine folklorique immatériel, formé de la Katchû-keiba, « Course de cavaliers en armures de samouraï », et de la Shinki-sôdatsusen, « Mêlée des fanions sacrés » ? Au lieu-dit Plaine des Alouettes (Hibari-ga-hara), dans le sud de Minami-Sôma. Et celui-ci se trouve à l'intérieur du grand cercle concentrique. A l'intérieur du cercle de trente kilomètres de rayon centré sur le cœur-noyau de la centrale de Fukushima Daiichi. La zone de confinement à l'intérieur des habitations.

Je ne sais pas comment expliquer aux chevaux que la radioactivité qui s'échappe est invisible aux yeux. Je ne peux pas leur dire qu'en ce jour, ce jour de parfait beau temps, il y a une matière invisible qui libère des particules invisibles, qui tombent précisément du ciel en ce moment même. Puisque la lumière est la lumière, on ne la voit pas. Malgré ce temps splendide. Justement parce que le temps est splendide.

Quand nous sommes partis, ils ont henni.

Ce matin du 18 avril, je me suis mis à me relire et j'ai retouché drastiquement le texte qui précède. Impossible de faire autrement. Car, l'après-midi du 17 avril, Tepco a annoncé un « plan de progression jusqu'à convergence de la situation dans la centrale de Fukushima Daiichi ». Ce qui vaut bien une grosse réplique. Ils ont annoncé que cela prendrait au minimum encore six à neuf mois pour contrôler les émissions radioactives. Et pour le réacteur numéro 2, la situation est encore moins lisible.

Bien sûr, leur mot pour désigner le réacteur nucléaire, c'est le « cœur ».

Je pense au roman. Je pense à écrire quelque chose sur Miyazawa Kenji, dont parle le philosophe Umehara Takeshi dans son ouvrage *Profondeur de la pensée au Japon*¹. D'où cela me vient-il ? Du fait que ce philosophe vient d'être nommé, et en tant que conseiller spécial encore, pour faire partie du « Comité de réflexion pour la reconstruction » créé par le gouvernement, et qu'à peine nommé, prenant les intentions du gouvernement totalement à contre-pied, il s'est empressé d'inscrire la sortie du nucléaire au programme de la reconstruction. Cela m'a donné envie de le relire. Mais mon projet est encore confus. Et finalement, j'ai pensé à

1. *Nihon no shinsô*, 1983, éd. Kôsei-shuppansha. Umehara Takeshi est né à Sendai (donc dans le Tôhoku) en 1925. Miyazawa Kenji (1896-1933) l'auteur de *Train de nuit dans la voie lactée* et de *Gauche le violoncelliste* est lui aussi un homme du Tôhoku, né et mort à Hanamaki dans le département d'Iwate.

un roman. Parce que, à propos de Kenji, écrivain du Tôhoku, Umehara dit ceci :

Il [Kenji] a écrit de nombreux contes pour enfants et poèmes, mais aucun roman. Et cela a sans doute un profond rapport avec la vision du monde qui était la sienne. Le roman reste toujours un conte centré sur l'homme. Kenji, lui, ne pensait pas que l'homme avait un droit spécial sur le monde. Kenji voyait dans tout, les oiseaux, les arbres, les herbes, jusqu'aux bêtes, aux montagnes et aux rivières, des détenteurs d'une vie éternelle, au même titre que les humains. Le destin de l'humain investi de la vie éternelle, mais toujours à lutter, et le dépassement de ce destin, c'est ce que Kenji a mis dans sa poésie, et c'est l'univers dont parlent ses contes. Dans le passé, j'avais considéré cette conception du monde comme bouddhiste, mais peut-être au Japon cette conception préexistait-elle à l'introduction du bouddhisme.

Oui, mais moi, j'ai pensé. J'écris des romans de l'animalité. Dont les personnages principaux sont des chiens, des chats, des oiseaux. Ou alors je donne aussi des noms d'animaux à des personnages humains. Le chien, le bœuf.

Non.

Non, c'est faux. Le problème, maintenant, c'est que je n'écris pas de roman du tout. Que je ne peux pas.